



Daniel Vigne

Questions de Sens

B
desclée
D
de
D
brouwer

*Philosophie
et sagesse*

Questions de Sens

Daniel Vigne

Questions de Sens

Desclée de Brouwer

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

ne s'agit pas de l'influence de telle ou telle planète ou étoile : il s'agit de mon identité personnelle telle qu'aucun élément du monde, aucune puissance visible ou invisible ne peuvent l'expliquer.

Ce joyau que le Christ nous promet symbolise le sens ultime de notre existence. Il désigne chaque homme « tel qu'en lui-même enfin l'éternité le change », dit magnifiquement Mallarmé. C'est mon cœur de pierre qui, je l'espère, sera un jour changé en cœur de chair, en pierre vivante. Ce signe, c'est le sens de ma vie en tant qu'elle se dépasse elle-même.

Oui, chacun de nous est signe de celui qui se dessine en lui tout au long de sa vie, jusqu'à la mort où s'achèvera le dessin, où se révélera son visage ultime, sa figure finale et complète.

Mais d'ici là le dessin se construit, se laisse seulement deviner. Et qu'est-ce qui se lit à travers notre vie ? De quoi sommes-nous signe ? Là est la question : question de sens, question essentielle dont dépend la réussite de notre existence. Car notre vie est liée à ce signe unique, ce « chiffre » gravé en nous comme un code à la fois génétique, psychologique, historique, corporel et spirituel : le signe que mon être porte comme son sceau, sa marque propre et personnelle.

Cette marque intime, chacun doit la respecter, car il ne pourra aucunement se réaliser s'il la renie ou la trahit. C'est à travers elle qu'il se réalise, par elle qu'il s'accomplit jour après jour. Saint-Exupéry écrit dans *Citadelle* : « Chaque battement de ton cœur, chaque souffrance, chaque désir, chaque mélancolie du soir, chaque repas, chaque effort de travail, chaque sourire, chaque lassitude au fil des jours, chaque réveil, chaque douceur de t'endormir, ont le sens du dieu qui se lit au travers. »

Alors demandons-nous : quel « dieu », quel message se lit à travers ma vie ? Quelle est ma partition dans le concert du monde ? De quoi suis-je signe, c'est-à-dire : que puis-je donner

à voir et à entendre, quel message passe à travers moi mieux qu'à travers aucun autre ? Que chacun de nous cherche sa réponse...

Voir, juger, agir

Une devise célèbre a eu, notamment parmi les chrétiens, son heure de gloire : « Voir, juger, agir. » Elle sonne bien et semble pleine de bon sens. J'aimerais cependant montrer que si cette formule est sensée et intéressante, elle a des limites et peut-être même des insuffisances.

Commençons par le positif. « Voir, juger, agir », c'est faire partir l'action de la vision, c'est-à-dire de la connaissance et de la réflexion. De fait, inutile d'entreprendre un projet quelconque si vous ne savez pas dans quelle direction cela vous engage. On ne monte pas dans un train sans se demander où il va ! Dès notre enfance, nos parents nous l'ont répété : « Réfléchis avant d'agir. » Plus précisément, nous dit la devise, commence par *voir*, c'est-à-dire par t'informer, et puis *juge*, c'est-à-dire décide, en connaissance de cause et de façon lucide.

Le Christ lui-même le dit en des images célèbres : avant de construire une maison, assieds-toi et vérifie que tu as de quoi payer le chantier. Avant de partir en guerre, compte tes troupes, car si tu as deux fois moins de soldats que l'adversaire, tu risques la défaite. Bref, regarde où tu mets les pieds ! Cela tombe sous le sens...

Et pourtant, qu'il me soit permis de nuancer, voire de critiquer la formule ou du moins une certaine façon de la comprendre.

D'abord, donc, *voir* et savoir. Faire une étude de marché, diraient les commerciaux ; une enquête de terrain, diraient les sociologues ; un sondage, diraient les politiciens... Dans tous les domaines, notamment professionnels, c'est bien ainsi que les choses se passent – à ceci près que *voir* n'est pas simplement

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

dire, Dieu invente avec nous.

Non, le sens de ma vie n'est pas écrit d'avance : il se dessine lentement, en fonction des circonstances. Il n'est pas l'exécution d'un plan préétabli, mais la création d'une harmonie dont on peut, après coup, découvrir la cohérence. Le sens de nos vies s'écrit dans une histoire qui peut être troublée et même tragique.

Redisons-le, le rêve d'une trajectoire uniforme doit être abandonné. La ligne d'une vie ne se trace pas au cordeau, ou alors elle sera d'une grande platitude. Il faut bien tordre un peu le trait pour qu'il devienne une écriture : pour qu'il forme des lettres et raconte une histoire. Dieu lui-même, à ce qu'on dit, écrit droit avec des lignes courbes – il faudrait ajouter : et des lignes brisées.

En troisième lieu, et c'est le plus important, le sens d'une vie n'exclut pas, mais inclut et assume l'échec et la souffrance. Si le sens était détruit, nié par l'existence du mal, alors il faudrait effectivement y renoncer comme à un rêve. Le plus petit grain de sable, la moindre rage de dents suffirait à enrayer cette belle machine, à faire s'écrouler ce château de cartes.

Or, là est le miracle, le signe au-delà des signes : c'est que le Sens survit à ce qui semble le détruire. Il peut pénétrer cela même qui lui est contraire. Il descend dans le mal, l'absurde, l'incompréhensible, et se tient là comme une braise impossible à éteindre, comme une graine qui finira par germer.

Ainsi la croyance au Sens n'a rien d'un conte de fées. Le postulat dont nous partons n'est pas une hypothèse gratuite. Ce n'est pas de l'idéalisme, mais un réalisme de l'extrême. Car il est vrai et vérifiable que malgré les désastres de l'histoire, par-delà tous nos drames, nos erreurs et nos malheurs, l'humanité reste habitée par une flamme. Que malgré ce qui pourrait sembler faire de nos vies, comme dit Shakespeare, « une histoire de fous racontée par un idiot », quelque chose ou Quelqu'un

leur donne du sens et redonne l'espérance.

Si nous avons cette confiance, gardons-la dans les temps de désert. Soyons-lui fidèles même quand elle s'éclipse. Continuons, par le sentier caillouteux, à marcher vers l'oasis. Et si nous ne l'avons pas, suivons la caravane...

Du cosmos comme éclat du sens

Où l'on se demande si nous sommes là par pur hasard.

Où l'on pressent que l'univers est saturé de sens.

Où l'on ne s'en remet plus aux astrologues...

Mais où l'on continue d'admirer les étoiles...

Sans croire pour autant aux petits hommes verts.

Où l'on s'intéresse à un certain Schopenhauer.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

qui permet de comprendre certaines expériences et nous réserve sans doute, à l'avenir, bien des surprises. On constate ainsi, en physique quantique, que des particules projetées dans deux directions opposées restent solidaires. Chacune se comporte « comme si » elle savait ce qui arrive à l'autre, dont elle s'éloigne pourtant à la vitesse de la lumière ! Et s'il en était de même à d'autres échelles et dans d'autres domaines ? Entre l'homme et les étoiles, n'y aurait-il pas des liens plus étroits qu'il ne semble ?

Je ne plaide pas, bien sûr, pour un retour à l'astrologie en ce qu'elle a de préscientifique et d'irrationnel. De ce discours comme tel, nous sommes résolument sortis. Mais je m'interroge : et si la science de demain nous proposait une vision du monde qui accueillerait et prolongerait certains éléments de ces anciennes sagesse ? Et si nos découvertes, au lieu de tout morceler, nous aidaient à mieux comprendre l'*unité* du monde dont nous faisons partie ?

Mais venons-en à la deuxième idée, qui concerne l'âme de l'homme. Chacun sait que les signes astrologiques constituent une sorte d'inventaire des types et caractères humains : affectifs (« lunaires »), expansifs (« solaires »), dominateurs (« jupitériens »), mélancoliques (« saturniens »), etc., avec toutes les combinaisons et dosages que permet cette chimie de symboles. Le lien avec telle ou telle étoile ou planète est arbitraire, mais qu'importe ? Il y a là un trésor de connaissance de l'homme, dans sa complexité et sa diversité.

Le zodiaque fait le tour du psychisme humain, inventorie ses tendances, ses composantes, ses ressorts cachés. C'est un panorama de l'âme. C'est bien cela, d'ailleurs, qui intéresse les lecteurs de l'horoscope : ils cherchent moins à connaître leur avenir qu'à se connaître eux-mêmes. Indépendamment de son lien supposé avec les astres, l'astrologie est une caractérologie

dans laquelle l'âme se regarde comme dans un miroir. N'est-ce pas pour cela qu'elle s'y retrouve si facilement ? « C'est tout à fait moi », dit toujours celui à qui on fait sa carte du ciel. Car le zodiaque est un miroir sphérique : de l'intérieur, où que l'on regarde, on voit toujours sa propre image.

Restons donc hors de cette sphère. Non pour la détruire, mais pour l'ouvrir et l'intégrer à d'autres sphères, plus vastes et plus actuelles. Et surtout, n'oublions pas d'admirer les étoiles. Elles ne sont ni des dieux, ni des forces qui nous gouvernent, mais elles sont nos « sœurs » célestes, dirait saint François d'Assise. Des créatures mystérieusement offertes à notre contemplation. Des fleurs inaccessibles, mais dont nous pouvons, de loin, respirer le parfum.

Où sont passés les ovni ?

L'avez-vous remarqué ? On ne parle plus des soucoupes volantes. Elles ont pourtant eu un succès fou : dans les années 1960, des milliers de témoignages sont venus faire penser que notre planète était visitée par des extraterrestres. Le film *E.T.*, en ce sens, n'est pas seulement un succès commercial : c'est un moment de la conscience sociale. C'est l'esprit d'une époque, mais qui, déjà, n'est plus tout à fait la nôtre.

Pour comprendre un tel changement, demandons-nous quand et comment ces fameux objets volants non identifiés sont apparus dans l'histoire, c'est-à-dire dans la conscience de l'humanité. Quand donc a-t-on commencé à y croire ?

Sans faire ici une rétrospective détaillée, on doit remarquer que les soucoupes volantes ont été conçues avant d'être vues, imaginées avant d'être observées. Car la science-fiction du début du XX^e siècle coïncide avec la naissance de l'aviation, et comme toujours on est parti des découvertes du moment pour imaginer des techniques plus perfectionnées.

À l'époque de Blériot, Lindbergh et Mermoz, « ces merveilleux fous volants sur leurs drôles de machines », on bricolait des appareils volants qui n'avaient pas très fière allure. On aurait dit de gros insectes, bruyants et maladroits. À l'horizon de cette technique balbutiante, on pouvait donc rêver de quelque chose de plus parfait : le véhicule spatial lisse, rond, silencieux, glissant dans le ciel et transportant ses passagers d'un bout à l'autre de l'univers à une vitesse phénoménale.

On l'a conçu et dessiné, cet objet sublime. Et l'on s'est dit que, peut-être, d'autres l'avaient déjà fabriqué. S'il existait dans nos têtes, pourquoi pas sur d'autres planètes ?

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

partout... Si toute cette énergie pouvait être économisée et réutilisée, ce serait plus rentable !

Or la thermodynamique explique qu'il y aura toujours de la perte. C'est ce que Clausius, en 1865, nommera le principe d'entropie, qui affirme la dégradation générale, universelle, irréversible de toutes les formes d'énergie qui existent dans le monde.

Si vous mettez du café dans votre tasse, le café est chaud et la tasse est froide ; si vous attendez un peu, la tasse se réchauffe et le café refroidit ; si vous attendez encore, le café et la tasse seront à la même température que la pièce, car la chaleur initialement contenue dans le café se sera dissipée dans l'univers. Or ce processus est irrattrapable : vous ne pouvez récupérer l'énergie ainsi dissipée pour réchauffer votre café.

L'entropie, c'est la mort lente de tous les phénomènes énergétiques. L'une après l'autre, les étoiles s'éteindront comme notre café refroidit. Notre Soleil, pourtant très chaud, jettera ses derniers feux dans quatre ou cinq milliards d'années, et nous serons cuits dans son rayonnement comme la tasse qui devient brûlante, avant que tout le système solaire s'enfonce dans une douce tiédeur, puis dans le froid total.

Les astrophysiciens appellent cela la mort thermique, inéluctable, de l'univers. Partis d'une formidable déflagration d'énergie, le big-bang, nous allons vers un nivellement complet de cette énergie initiale. La deuxième loi de la thermodynamique nous prédit très exactement la fin du monde, c'est-à-dire sa dissipation dans le froid ultime.

Certes, nous ne serons plus là pour y assister. Mais d'ici là, nous aurons nous-mêmes été emportés par l'entropie : « Tu es poussière et tu retourneras à la poussière. » Alors les énergies qu'emmagasine notre corps se dissiperont, le foyer de chaleur qui l'anime s'étiolera jusqu'au refroidissement final.

La thermodynamique ne nous apprend donc pas seulement comment fonctionne l'univers: elle nous dit quelque chose de notre propre existence et de ce que Heidegger appelle notre *être-pour-la-mort*.

Faut-il en tirer une vision pessimiste et résignée ? Le fait que le monde aura une fin, et nous-mêmes dans ce monde, sont-ils des réalités tristes ? Ce n'est pas si sûr. Car dans cet écoulement général de la chaleur vers la froideur, nous pouvons voir tout autre chose qu'un enfoncement dans le néant. Nous pouvons y voir quelque chose de tragique, mais magnifique, et dont nous ne sommes pas prisonniers.

Comment, me direz-vous, puisque nous y sommes complètement immergés ? Je réponds : nous ne le sommes pas entièrement. Relisons Pascal : « Quand l'univers l'écraserait, l'homme serait encore plus noble que ce qui le tue, parce qu'il sait qu'il meurt. »

Soumis aux lois de la thermodynamique, nous avons cependant le privilège immense de les penser, de frémir de peur ou d'émerveillement, ainsi que (et surtout) d'aimer. Nous sommes des cœurs conscients, des âmes vivantes. Non pas seulement des corps voués à s'éteindre dans la mort, mais des êtres qui s'interrogent et qui entrevoient, en eux-mêmes et autour d'eux, quelque chose de plus grand que la mort.

Cette réalité, nous ne l'espérons pas seulement pour l'au-delà, mais nous la portons en nous dès ici-bas. Car c'est en cette vie que nous faisons l'expérience de ces réalités que la mort n'éteint pas.

Ainsi la pensée, par le pouvoir qu'elle a de s'élever audessus de ce qui passe et d'atteindre ce qui ne passe pas. « Nous savons et sentons que nous sommes éternels », disait Spinoza.

Ainsi la beauté, par le rayonnement qu'exercent sur notre âme des œuvres d'art qui traversent les siècles, mais aussi certains

paysages, certains visages, certains instants de grâce que rien n'effacera.

Ainsi l'amour, par la certitude que nos êtres chers demeurent vivants, nous ne savons comment, et que tout ce qu'il y a eu d'amour vrai et profond, dans le monde et dans nos vies, ne pourra jamais être anéanti.

Oui, nous sommes habités par quelque chose de plus puissant que l'entropie. Une source de chaleur que rien ne peut éteindre. Un geyser intérieur, une énergie d'une autre nature que celles de la nature. Heureux qui s'en saisit et se laisse guider par elle ! Heureux celui dont l'existence n'est pas un fatal compte à rebours, mais les prémices d'une vie sans fin.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

comme une feuille dans le vent ? Fausse réponse au problème que celle qui consisterait à se laisser porter par les événements. Tentation de la démission, de la passivité : laisser les factures nous poursuivre, le courrier en retard s'accumuler ; reporter la révision de la chaudière, la vidange de la voiture : demain, plus tard ! Et parfois, trop tard.

À l'inverse, certains croient devoir saturer leurs journées, noircir leurs agendas. Ceux-là ont l'air d'aller plus vite que le temps: ils sont à la fois ici et là, dévorent les semaines à belles dents. On les envierait presque, si dans leur sillage on ne découvrait pas quelques dégâts regrettables. Car ces hyperactifs ne font pas dans la dentelle: le prix de leur efficacité, c'est souvent de piétiner les plus faibles, les plus lents.

Entre les écraseurs et les écrasés, entre ceux qui lambinent et ceux qui sont toujours pressés, quel serait le bon tempo, le juste rythme ? Rythme : voilà justement l'idée à creuser. Car on ne remarque pas assez que le temps n'est pas une ligne droite, mais plutôt une ligne ondulée. Il a des hauts, des bas, des descentes et des montées. Le temps respire : flux, reflux ; temps fort, temps faible. Il y a un temps pour tout, dit l'Ecclésiaste...

Le rythme, c'est la respiration du temps, et faute de le comprendre nous risquons de nous asphyxier. Que pouvons-nous en tirer comme leçons pour mieux vivre ? Je vous propose ici trois idées.

La première serait de ponctuer nos journées de quelques rendez-vous avec le calme. Au lieu de vivre à jet continu, accordez-vous des moments de pause, de retour sur vous-mêmes et de ressourcement. Ils n'ont pas besoin d'être longs : quelques instants suffisent, et à choisir, cinq plages de deux minutes sont sans doute préférables à dix d'affilée.

Oui, arrêtez-vous, même brièvement, et respirez. Au lieu de foncer tête baissée, reprenez contact avec la couleur du ciel, avec

le vert des feuilles. Retenez le temps pour le savourer. Cet instant, avant qu'il vous échappe, pourquoi ne pas le remercier ?

Ne craignez pas de prendre du retard: au contraire, vous agirez mieux et plus vite. Quand notre esprit est clair, nos actes sont plus directs. Mais pour trouver cette paisible efficacité, il faut renoncer à « tirer sur la corde », à resserrer les nœuds du temps jusqu'à l'étranglement. Fuyez, chers amis, le syndrome de l'agité, qui fait et défait, qui refait ce qu'il a défait, qui fatigue tout le monde et lui en premier. Ne dédaignez pas la grâce de l'inaction, « les bienfaits du non-faire ». Pour être créateur, accordez-vous des temps de re-création.

Une deuxième idée concerne l'action elle-même. Si le temps est rythme, il est bon que nos actes aient une forme régulière et récurrente. On agit mieux quand on codifie, planifie, organise son action selon certaines méthodes. Voyez les champions à l'entraînement, les virtuoses faisant leurs gammes... Il ne faut pas craindre de *ritualiser* un travail, c'est un moyen de l'accomplir et même, dirais-je, de le spiritualiser. C'est en tout cas le meilleur moyen de persévérer.

En faire peu, mais le faire tous les jours. Se donner des petits devoirs, mais auxquels on ne déroge pas. La goutte d'eau use la pierre ! Il ne s'agit pas de forcing, mais de ténacité. Prendre appui sur le temps, en respectant ses rythmes plutôt qu'en essayant de le vaincre. Alors, jour après jour, celui qui semblait être votre ennemi devient votre allié.

Mon troisième conseil (mais j'ai peu de temps pour en parler !) serait de savoir, parfois, agir très vite. Car le temps, s'il a ses lenteurs, a aussi ses urgences et ses fulgurances. À certains moments, qui sont rares, c'est maintenant ou jamais. Telle décision à prendre, tel mot à dire, tel geste à poser, qui engagent parfois notre vie et notre mort, n'attendront pas une seconde de plus. C'est un carrefour de notre destin, un rendez-vous à ne pas

manquer.

Ces instants sont très courts, mais ils s'appuient sur tout ce qui les précède et qui les préparait. Au long des jours, c'est vers ce carrefour que, sans le savoir, on marchait. Dans ces moments-là, tout le passé se concentre, le temps devient comme incandescent. « La foudre a frappé ton cœur, dit Saint-Exupéry, mais ton cœur était prêt pour la foudre... »

Saurons-nous accueillir ce char de feu, quand il faudra y prendre place ? Saurons-nous faire face à ce qui éclatera alors comme un coup de tonnerre ? Comme l'écrit magnifiquement René Char : « Si nous habitons un éclair, il est le cœur de l'éternel. »

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Sacré JT

En France comme partout, le journal télévisé est un moment clé de la vie sociale. Ce rendez-vous avec l'actualité rythme la vie de chaque maison, de chaque famille. Il a quelque chose d'impératif qui n'est pas sans rappeler le devoir liturgique : on parle d'ailleurs de la « messe du 20 heures », et celui qui n'y a pas assisté en éprouve une sorte de culpabilité.

Car il faut, comme on dit, se tenir au courant ; si vous n'avez pas vu les images de tel discours, de tel scandale ou de tel attentat, vous ne serez pas dans le coup de la conversation du lendemain. Oui, le journal télévisé est devenu un rite quotidien d'autant plus prégnant que l'on n'a pas conscience de son influence profonde sur notre vie psychique.

Observez, notamment, le générique d'un JT – sur une chaîne ou l'autre, peu importe. Ces quelques secondes sont très significatives ; il y aurait une thèse à faire sur le sujet. La musique, notamment, est là pour créer une atmosphère de suspense et de solennité qui captive. Que s'est-il passé aujourd'hui ? À vos postes, braves gens, si vous voulez le savoir ! Et comme salivait le chien de Pavlov en entendant la cloche qui annonçait son repas, le brave téléspectateur, quand commence cette musique-là, prend place dans son fauteuil et attend sa pitance médiatique.

Les images du générique mériteraient, elles aussi, d'être étudiées de près. Virtuelles, tourbillonnantes, souvent mêlées de clichés de guerre ou de famine, elles suggèrent un monde confus, une actualité inquiétante. On y voit parfois évoqué quelque chose comme la cible d'un bombardement. Mais ici, c'est le consommateur d'images qui est la cible et qui va être

« bombardé » d'informations.

Enfin paraît le présentateur, suffisamment souriant pour avoir l'air heureux de nous retrouver, suffisamment sérieux pour nous suggérer qu'il a des choses graves à nous apprendre. Car il n'est pas un amuseur public : c'est une sorte d'oracle, de célébrant. Son pupitre est un autel d'où il s'adresse à nous avec une autorité surnaturelle. Il est le célébrant de cette messe sans transcendance, qui pourtant fait appel au sentiment du mystère, de l'incompréhensible, comme autrefois les rites initiatiques.

Car le monde est très compliqué, l'actualité est bouillonnante, mais l'oracle va nous la déchiffrer. Dès les premiers mots, on sent sa maîtrise du sujet. Ce par quoi il va commencer est ce dont il faut absolument être informé aujourd'hui (même si après-demain, on n'en parlera plus). Le *prime time* des nouvelles, comme le gros titre d'un quotidien, braque le projecteur sur tel ou tel fait avec une sorte d'autorité souveraine. Vous voulez savoir ce qui est important ? Écoutez, regardez.

Le reportage qui suit semble confirmer ce choix : telle catastrophe, tel crime, tel attentat vous sautent à la figure. La suite est à l'avenant : le projecteur se déplace à l'autre bout de la planète et là encore c'est le malheur des hommes qui s'étale à l'écran...

Mais avant que nous en ayons attrapé la nausée – car nous sommes souvent à table –, le présentateur nous fera admirer tel but acrobatique, nous invitera à tel spectacle comique, et conclura en nous faisant rêver de telle nouvelle destination touristique, sur l'Himalaya ou dans le Pacifique.

Voilà la demi-heure passée, si vite que vous en oubliez ce que vous avez mangé. Ou plutôt, en même temps que les aliments, ce sont toutes ces images qui sont allées se loger dans votre mémoire et votre inconscient. Mais la télé ne vous lâche pas pour autant car elle va vous dire, entre deux publicités, le temps

qu'il fera demain, avant le film palpitant ou l'émission spectaculaire qui occuperont votre soirée...

Mais revenons au journal télévisé. Cette piqûre quotidienne de nouvelles, dont la plupart sont mauvaises, que nous instille-t-elle ? Et si nous nous permettions de regarder le JT autrement qu'avec les lunettes de l'habitude ? Sans pour autant le dénigrer, pourquoi n'en ferions-nous pas une occasion de réflexion critique et de plus grande lucidité ?

C'est presque un jeu, quoique sérieux, auquel j'aimerais vous inviter. Il comporterait trois règles, chacun pouvant s'en inspirer comme il voudra ou en inventer d'autres.

La première est très simple. Au lieu de me « gaver » d'infos sans réfléchir, je décide d'en *faire mémoire* et d'être attentif à ce qui m'est dit. Cela demande un petit effort d'attention ; de quoi me parle-t-on ce soir, et dans quelles proportions ?

À lui seul, l'exercice est instructif. Je découvre par exemple que telle petite phrase d'un homme politique, avec les commentaires de ses partisans et de ses adversaires, va occuper près du tiers du journal. Je constate que le fait de demander leur avis aux passants (donc ne leur apprend rien, ni à nous) joue un rôle de « remplissage » de plus en plus fréquent...

La deuxième règle est plus subtile. Elle consiste à chercher, entre les informations annoncées, des *liens logiques*, qu'ils soient de parenté ou de contradiction.

Car ces bribes d'infos nous arrivent pêle-mêle, alors qu'il serait éclairant de les confronter. Ainsi nous présente-t-on parfois comme une mauvaise nouvelle ce qui, vu sous un autre angle, n'est pas si inquiétant. Si le prix du lait augmente, ce n'est pas une si mauvaise chose pour les éleveurs, et si les réserves de pétrole s'épuisent, pour l'atmosphère de la planète. Faisons du lien, mettons en perspective !

Enfin, comme troisième règle de ce nouveau « jeu

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Si le culte du corps est une idolâtrie, le mépris du corps est une profanation. Aimons ce corps qui est le nôtre. Respectons ses rythmes, pallions ses faiblesses, entretenons ses fonctions, développons ses possibilités. Aimons et protégeons aussi le corps des autres, comme une réalité digne et sacrée.

Enfin, découvrons cette chose inouïe : le geste d'un homme qui se donne à manger. « Ceci est mon corps », dit-il, donné « pour la vie du monde ». Quelles paroles ! Quel sens du corps, de sa grandeur, de sa beauté ! Le christianisme adore un corps, crucifié et glorifié. De quoi méditer sur le nôtre et sur sa dimension d'éternité.

Nos aliments et nous

Notre rapport à l'alimentation est à la fois banal et très intrigant. Le fait de manger est si quotidien que nous ne percevons plus ce qu'il a d'énigmatique. Et si nous posions sur lui un regard neuf ?

La première surprise, si on y réfléchit un peu, est le fait même qu'il soit possible de manger : d'ingérer des réalités extérieures à notre corps pour les assimiler. De ce morceau de pain comme de n'importe quel autre aliment, je suis tout à fait distinct : cette matière ne fait pas partie de moi. Par quel processus va-t-elle, si je la mange, devenir moi ? Parmi les choses qui nous entourent, nos aliments ont cette dignité spéciale d'être appelés à pénétrer notre corps, à se mêler à lui, à ne faire qu'un avec lui.

Car de toute évidence, dans la digestion, la frontière entre le corps et ce qu'il mange est abolie. Le pain de mon repas passe dans mon sang et mes muscles. Il est broyé, liquéfié, absorbé, et finalement éliminé, pour ce qui, de lui, n'était pas voué à rester en moi – distinction qui n'est pas un simple tri séparant l'utile de l'inutile, mais une alchimie où tout, même l'inutile, a un rôle et une fonction.

C'est ainsi que conjointement au système digestif, d'autres systèmes : sanguin, respiratoire, lymphatique, nerveux, osseux, participent de cet échange où deux réalités distinctes, mon corps et l'aliment, s'interpénètrent et ne font plus qu'un.

Mystérieuse métamorphose, qui n'est pas sans rappeler le « Prenez et mangez » de Jésus à la Cène. Saint Augustin disait aux chrétiens d'Hippone : « Soyez ce que vous voyez, recevez ce que vous êtes : le corps du Christ. » Le repas eucharistique, nourriture qui divinise, est pour les croyants un motif de joie

infinie.

Mais sans approfondir ici le sens de ce sacrement, continuons à réfléchir sur l'acte de manger en ce qu'il a de quotidien et de commun. Une autre constatation me frappe : c'est que l'homme ne mange rien, ou presque, qui n'ait été modifié, transformé, cuisiné, arrangé, assaisonné, réchauffé, refroidi...

Notre alimentation repose sur un travail énorme, et propre à l'homme, de transformation des données de la nature. Depuis des millénaires, la culture et l'agriculture s'emparent de ce que la terre produit et l'adaptent à nos goûts, nos idées, nos coutumes ancestrales ou nos habitudes récentes. Le bœuf broute l'herbe telle qu'elle se présente, même s'il préfère ou choisit telle ou telle plante. L'homme, lui, invente l'assaisonnement, la cuisson, l'art culinaire, et avec quel raffinement !

Manger, pour l'homme, n'est pas seulement s'alimenter ; ce geste engage un immense processus de production, de conservation, de préparation, de présentation. Le plat que l'on met sur la table repose (pensez-y) sur les milliers d'opérations de ceux qui l'ont préparé et de tous ceux qui, au long des âges, ont rendu possible cet acte typiquement humain.

L'homme est l'être qui transforme ce qu'il mange avant de le manger. Phénomène tellement important qu'il pourrait suffire à tracer la frontière, à marquer la différence entre l'homme et l'animal.

La maîtrise du feu, notamment, a permis la mutation extraordinaire qu'est le passage du cru au cuit. Mais si l'homme a fait griller et bouillir ses aliments, ce n'est pas seulement pour les rendre plus digestes. Il y a plus, dans la cuisson, qu'un but utilitaire. Le feu de nos foyers a une portée symbolique : il représente le goût et le désir de nous nourrir d'*autre chose* que de ce qui nous tombe sous la main.

Donnons-en une autre preuve, tout aussi parlante :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

vie. Les uns adulent leur corps, les autres leur esprit. Et s'il y avait, comme dit Pascal, un troisième ordre, une troisième dimension dont le cœur serait le centre et l'organe ? Il l'appelle « l'ordre de la charité ».

Et si l'homme, n'en déplaise à Aristote, était moins un animal rationnel qu'un animal *cordial* ? Un vivant qui a du cœur, un être capable d'aimer. Sur les chemins du cœur, chers amis, cherchons à ressouder nos âmes et nos corps, notre intelligence et nos désirs, trop souvent dissociés. C'est lui qui fera leur unité.

Battements de cils

Les amateurs de Coupe Davis l'ont sans doute remarqué : il y a dans ces matchs télévisés, outre les performances extraordinaires des joueurs, un petit moment tout à fait intéressant. Je veux parler du ralenti où, pendant quelques secondes, la caméra s'attarde sur le visage du tennisman qui vient de marquer un point. Observez-le : il n'est jamais hilare ni exubérant, ce qui risquerait de le déconcentrer. Parfois il a un sourire discret, un geste de satisfaction ; parfois il a le regard dur, le poing vengeur (je n'aime pas cette façon de frapper symboliquement l'adversaire)...

Mais assez souvent (et c'est ce que j'aime), il a l'air de rentrer en lui-même, en évitant de gaspiller son énergie. Alors, la magie du ralenti nous le fait voir fermant les yeux, lentement, avec une sorte de douceur surnaturelle. Ce n'est qu'un battement de paupières, mais il y a là quelque chose qui contraste avec tout le reste. Avant, après, il court, il saute, il frappe, il se démène : là, il devient tout intérieur. Avant l'action et la transpiration, il s'offre une seconde d'inspiration, de recentrement sur soi-même. Je devine que les entraîneurs de ces champions leur apprennent à se retenir ainsi, du dedans, avant de se lâcher au-dehors...

De cet instant magique, nous pouvons tirer une leçon de vie. Car nous passons nos journées, nous aussi, à courir et sauter d'une activité à l'autre. Nous parons aux problèmes comme le tennisman aux coups de l'adversaire. Nous aussi, nous donnons des « coups » de téléphone, nous « tapons » sur nos claviers, nous élaborons des « stratégies » commerciales... « Et tu tapes, tapes, tapes », disait la chanson. Car on nous le ressasse : il faut être réactif, offensif, occuper le terrain. La concurrence ne nous

fera pas de cadeau ! Manger ou être mangé, vaincre ou être vaincu : le monde appartient aux battants, aux gagners...

La vie est-elle vraiment un match où il faut se montrer le plus fort, le plus performant ? J'en doute ; mais admettons cette comparaison compétitive et concurrentielle. Quand bien même il n'y aurait pas d'alternative à ce modèle, je demande le droit, dans le combat, de pouvoir respirer une seconde.

Pouce ! Le temps qu'on ramasse les balles et que la partie recommence, je veux pouvoir revenir à moi-même. Oublier le jeu très dur dans lequel je suis pris, et que je vais bientôt reprendre, pour me souvenir un court instant de choses plus essentielles.

Certes, il est difficile de décrocher du flot de nos occupations. Encore plus difficile de se réserver des temps réguliers, des plages de calme, de prière ou de méditation. Le comble, c'est que le désir même de ce repos, que nous n'arrivons pas à prendre, augmente parfois le stress au lieu de le diminuer. Ainsi certains n'arrêtent pas de se plaindre de ne pas pouvoir s'arrêter, de ne pas pouvoir s'arrêter de se plaindre ! Ils se reposeront, bientôt, demain, mais jamais aujourd'hui. En attendant, vous les trouverez toujours suroccupés, survoltés ; ils se fatiguent et nous fatiguent.

Heureusement, la nature a inventé un merveilleux petit vecteur de repos instantané, de vie intérieure retrouvée, je veux dire : le battement de cils. Il dure à peine un tiers de seconde, et nos paupières se ferment environ vingt fois par minute. Faites le calcul : à ce rythme, nous battons des cils près de dix-sept mille fois par jour, pour un total de quatrevingt-dix minutes. Une heure et demie par jour les yeux fermés ! Dix-sept mille occasions de revenir à soi-même ! Et si, comme les grands sportifs, nous profitons de ce quart de seconde pour nous recentrer, nous reconcentrer ?

Je ne dis pas, bien sûr, que chaque battement de paupières

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

mendiait en criant : « Mais je suis une personne ! une personne ! » Et les passants la regardaient comme si elle disait une énormité. Mystère de la personne... Ceux qui ont vu le film *Elephant Man* n'ont pu oublier la scène bouleversante où le monstre, pris à partie par la foule, s'écrie lui aussi : « Je ne suis pas un animal ! pas un animal ! »

Et pourquoi ce cri nous bouleverse-t-il, sinon parce qu'il exprime le vœu plus profond de chaque être humain : être reconnu dans sa singularité, sa dignité unique et personnelle ?

Kant fait à ce propos une autre distinction essentielle, entre l'ordre des *moyens* et l'ordre des *fins*. Rappelons l'idée, qui est très simple. Toute chose, en tant que chose, peut être utilisée en vue d'un certain but. La valeur de la chose est donc relative à la façon dont elle permet d'atteindre ce but.

Mais l'homme, en tant que personne, échappe à une telle vision instrumentale, car il n'est pas un moyen mais une fin. Tout le reste est un moyen par rapport à cette fin qu'il est lui-même. Il n'a aucune valeur monnayable, étant littéralement hors de prix. Ainsi les entreprises sont-elles faites pour les hommes, et non l'inverse – ce qu'on oublie un peu vite aujourd'hui.

Grandeur de la personne ! Elle est, je le disais, au centre de la morale. C'est par rapport à ce centre, non sans difficulté, que se posent aujourd'hui de graves questions éthiques. Comment respecter le fait que l'embryon a une dignité personnelle, que l'on perd de vue si l'on en fait un objet d'expérimentation ? Où commence et finit la personne, cet être qui n'est utilisable à aucune fin, ni celle d'accroître nos connaissances, ni celle d'accroître notre puissance, ni celle d'augmenter nos profits ?

La science, la politique, l'économie ne sont pas des buts, mais des moyens. Retrouvons ce sens aigu de la personne, cette priorité absolue des fins sur les moyens. Soyons-y attentifs partout où elle se présente, et il n'y a pas à chercher loin : la

prochaine personne que nous croiserons nous y invitera, même par son silence.

Car la personne – Emmanuel Levinas préciserait : le visage – vient toujours nous surprendre, et nous invite à un infini respect. Non, amis, ne confondons pas les torchons et les serviettes, les moyens et les fins. Au-dessus des choses, laissons les personnes régner et rayonner. Et refusons, de toutes nos forces, les forces sans visage de l'impersonnel et de l'inhumain.

Nœuds et liens

Paul Valéry le remarque avec finesse : l'homme est le seul animal qui fait des nœuds. Et cela est profondément vrai : prendre deux brins de corde et les attacher selon des codes précis fait partie de notre grandeur. Ne serait-ce que d'un point de vue matériel, ce détail nous distingue de la bête, même la plus astucieuse.

Le nœud est d'ailleurs lié – c'est le cas de le dire – à une autre invention décisive, celle de l'outil. Car si certains animaux savent se servir d'un objet (la loutre de mer pour briser un coquillage, le chimpanzé pour attraper des larves), aucun ne fabrique d'outil à proprement parler : ils donnent seulement, de façon momentanée, une fonction particulière à une chose existante (la pierre, le bâton), alors que l'outil en associe plusieurs.

Prenons la hache de pierre, dont il semble qu'elle soit le premier outil fabriqué par l'homme. De quoi s'agit-il ? D'une pierre et d'un bâton, deux objets faits de matières différentes. Mais que faut-il pour les tenir ensemble ? Une liane et des nœuds !

L'invention de la hache, ce n'est donc pas celle de la pierre taillée, encore qu'il fallait une immense habileté pour la tailler ; ce n'est pas celle du manche, encore que ce soit lui qui démultiplie la force du bras. C'est celle du lien entre la pierre et le manche. C'est celle du nœud.

J'y vois beaucoup plus qu'un fait empirique. Cette aptitude a chez l'homme, je le crois, un sens spirituel et métaphysique. L'homme est l'être qui relie, qui noue, qui s'accomplit dans la mise en relation. Pour lui, rien n'existe qu'en lien avec autre

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Ainsi l'écran est toujours « plat », en tant qu'il est sans profondeur de réalité. C'est un objet à une face, une surface à un seul côté. Malheur à celui qui croit habiter ce faux espace ! Il mourra de faim, car les nourritures qu'on y voit miroiter, si alléchantes soient-elles, sont irréelles. Que je tende la main, et l'image se révèle mirage.

Plus grave encore que l'illusion de réalité, l'écran peut entretenir une illusion de convivialité. L'aimable speaker qui semble me parler, me faire entrer dans son intimité, m'est indifférent et inaccessible. Sa proximité est un artifice. Je peux mourir de solitude devant ma télé rutilante : elle ne m'offrira ni un morceau de pain, ni un gramme de véritable amitié.

Vide de lui-même, l'écran ne peut m'apporter ce dont la vie m'a privé. Ce qui me manque, c'est à la vie, non à l'écran que je dois le demander. Il n'est pas un lieu à habiter, mais un milieu à traverser pour atteindre ce qu'il désigne. Car l'écran me fait signe, indique des directions, mais je ne dois pas rester rivé aux signes, captivé par de simples indications.

C'est tout le sens de l'allégorie de la caverne de Platon. Les prisonniers enchaînés au fond de la grotte voient défiler des ombres et s'en contentent, mais le sage est celui qui s'arrache au spectacle. Il veut savoir de quoi il retourne. Il va vers l'entrée de la grotte, vers le monde réel, vers la lumière du soleil. Sans doute les images ont-elles servi d'amorce et de point de départ à cette quête : en ce sens, nos écrans sont utiles. Mais ils ne sont que des outils !

Prenons-y garde : l'addiction à l'écran et à son défilé d'images est une idolâtrie. Nos télés sont superbes de netteté, et bientôt, en 3D, le seront encore davantage. Raison de plus pour en user avec sagesse et discernement.

Car si l'écran, utilisé intelligemment, peut être un vecteur de sens, il devient tout autre chose lorsqu'il est asséné de façon

obsédante. Alors sa fausse transparence devient opacité. Alors toutes les turpitudes, toutes les saletés s'engouffrent dans ce canal comme dans un égout, se déversent chez nous, polluent nos âmes. Alors l'écran devient réellement une caverne, un réduit où je m'enferme. Entre moi et le réel, entre moi et les autres, il « fait écran » au sens négatif du terme. Et ce qui pourrait nous relier nous sépare.

Il est temps d'inventer un art de vivre dont l'écran sera le serviteur, non le maître. Pour cela nous avons peu de recul : trente ans à peine que cet objet a pris une telle place dans nos vies. C'est court, à l'échelle de l'histoire. Réfléchissons vite, car l'avenir repose sur nos choix d'aujourd'hui.

Smoking is ringard

Que mes amis fumeurs me pardonnent d'avance les réflexions qui vont suivre. Elles n'ont nullement pour but de leur faire la morale. Du reste, chaque paquet de cigarettes se charge désormais d'avertir celui qui l'achète. « Fumer tue », « Fumer nuit gravement à la santé » : c'est écrit en grosses lettres, pas moyen de l'ignorer.

Le caractère nocif du tabac est donc connu de tous et n'a pas besoin d'être rappelé. Deux chiffres suffiraient à le faire. Au plan individuel, certains ont calculé que le fumeur se prive d'un jour de vie par paquet inhalé. Au plan collectif, on a montré qu'à l'échelle d'un siècle, c'est environ un milliard de personnes que la cigarette aura tuées.

Mais ces mots et ces chiffres sont sans effet sur celui qui a décidé de fumer. C'est comme si on lui parlait des autres, non de lui. Le discours prophylactique et hygiéniste, devenu très courant, pourrait même avoir un effet pervers : car en soulignant les méfaits du tabac et ses effets dangereux, on rend plus fascinant le fait d'« en griller une », comme on dit, quitte à griller aussi un peu de sa vie.

Ce fait psychologique est bien connu, je veux dire l'attrait de l'interdit. Je tends même à penser que l'augmentation du prix du tabac, ainsi que les formules chocs qui en rappellent les dangers, sont des moyens peu efficaces pour rendre la cigarette moins attractive. Car le prix d'un produit va de pair, dans notre esprit, avec sa valeur. Donc plus la cigarette coûte cher, plus elle a, pour ainsi dire, du prix. On en achètera moins, mais elle reste désirable. Quant aux slogans qui sont censés effrayer le fumeur, force est de constater qu'ils ne lui font pas peur, et même, que le

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Mais c'est ici que je m'interroge. Dois-je accepter, non seulement que les marques publicitaires imprègnent mon subconscient, mais qu'elles conditionnent mon comportement ? Cette pression insistante, cette aliénation douce, m'est-il possible d'y résister ? Et si je ne veux pas qu'elles rongent ma liberté, mon âme et mon porte-monnaie, que dois-je faire ?

Certains choisissent l'action directe, barbouillent les affiches, cassent les vitres des présentoirs. Je crains que la tactique soit contre-productive, car au bout du compte, l'affiche mutilée attire encore plus attention : demain, les publicitaires seraient capables de se servir du procédé pour augmenter encore leur impact !

Mais il existe, heureusement, d'autres moyens d'échapper à leur emprise. Petites attitudes, petites habitudes, que je vous propose en toute modestie.

Il ne s'agit pas, précisons-le, de s'encombrer l'esprit avec une haine de la publicité qui ne serait que le revers de son adoration. Il s'agit seulement, par des moyens simples, de gagner en lucidité, en sérénité, en intelligence. Pourquoi ? « Parce que je le vaud bien », comme diraient les publicistes eux-mêmes ! Parce que je ne suis pas un jouet entre leurs mains, un badaud qu'on séduit, un gogo qu'on manipule. Non, je ne suis pas un fils de pub, si vous me passez l'expression, un enfant de la réclame. J'ai mieux à mettre dans ma tête et mon cœur.

Je pense notamment à cette mesure, certes un peu abrupte, mais finalement si agréable, qui consiste à couper le son, et si possible l'image, dès que la télé m'annonce par une petite musique sympathique qu'elle s'apprête à me conditionner. Ce qui n'est pas toujours le cas, car parfois elle vous prend par surprise, sans prévenir, avant la météo, le loto ou le sport. En deux secondes, dans ces cas-là, vous prenez le message en pleine figure, et quand vous réalisez que c'en était un, il est trop

tard. Mais lorsque les annonceurs ont la courtoisie de me prévenir qu'ils vont frapper, je serais vraiment stupide de rester à attendre qu'ils le fassent ! Ou alors, c'est que l'emprise est tellement totale que j'en redemande, comme le drogué à son dealer...

Eh bien non, j'esquive. Vite, la télécommande ! Du fond de mon fauteuil, je dis : « Merci, j'ai déjà donné », ou plutôt : « On m'a déjà pris » ; pris de l'espace mental, de la mémoire, du temps, de l'énergie...

À propos, je ne sais si vous avez trouvé un remède contre les démarcheurs téléphoniques qui s'invitent chez vous sans vergogne, avec du bagout et de fausses promesses. Car si vous discutez avec eux, vous êtes cuit, et si vous raccrochez, ils vous rappellent ! Le mieux est peut-être de poser délicatement le combiné, sans rien dire, et de les laisser parler jusqu'à ce qu'ils raccrochent d'eux-mêmes ?

Mais s'il est possible de maîtriser, du moins en partie, sa télévision ou son téléphone, il est plus difficile d'échapper aux innombrables sollicitations des affiches, des pages de pub des magazines, des clips radio, etc. D'où la nécessité d'une autre stratégie, à géométrie variable, selon notre situation et notre tempérament.

Premier recours : le détachement. L'image passe sous vos yeux, mais vous lui restez indifférent. C'est possible, par un long exercice ou une grâce spéciale. Je connais quelqu'un qui, par pureté d'âme, ne porte aucune attention aux affiches. Mais rares sont ceux que les messages publicitaires, parfois tirés à l'arme lourde, laissent totalement indemnes !

Aussi une autre attitude, plus consciente et plus offensive, sera parfois opportune. Elle oppose à la pub un contre-message qu'on peut exprimer ainsi : « Je t'ai vue, donc tu ne m'as pas eu. » Ce geste protecteur est une sauvegarde de l'intelligence.

C'est presque un jeu dans lequel on gagne en sautant par-dessus le piège, en déjouant celui qui croyait nous tromper. Car comprendre telle publicité – son message implicite, ses ressorts psychologiques, son mensonge quelquefois flagrant –, c'est s'en dégager.

Oui, gardons, chers amis, notre liberté mentale et notre esprit critique ! Souvenons-nous aussi que ce qu'on nomme publicité dans des temps d'opulence peut devenir, en certaines mains et certaines circonstances, un redoutable outil de propagande et de manipulation. Heureux celui qui, par avance, sera resté suffisamment lucide pour ne pas tomber dans le filet !

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Entropie et éternité
Mystère de l'origine
Retour aux sources
Vitesse et précipitation
Ô temps, suspends ton vol !

4. DU LANGAGE COMME VOIX DU SENS

Comment ça va ?
Le passé des mots
Rien n'est sans voix
Sacré JT
Les tagueurs et nous
Nos chers bouquins

5. DU CORPS COMME NŒUD DU SENS

Honneur au corps
Nos aliments et nous
À pleins poumons
Homme et femme il les fit
Entre tête et ventre
Battements de cils
Le temple du sommeil

6. DE QUELQUES OBJETS PLEINS DE SENS

Merci les portes
Torchons et serviettes

Nœuds et liens
Les feuilles mortes
L'interrupteur caché
Plein d'écrans
Smoking is ringard

7. DE QUELQUES CONDUITES UN PEU INSENSÉES

L'empire de la flèche
Nouveaux rivages
Publicité ou liberté
Les droits de l'homme et le métro
Du sang et des jeux
Le piège sécuritaire

Épilogue



Composition et mise en pages réalisées par
Compo 66 – Perpignan
455/2011

Achevé d'imprimer sur les presses de l'imprimerie ISIPRINT
en juillet 2015

N° d'imprimeur : 114094

Dépôt légal : mars 2012

Imprimé en France